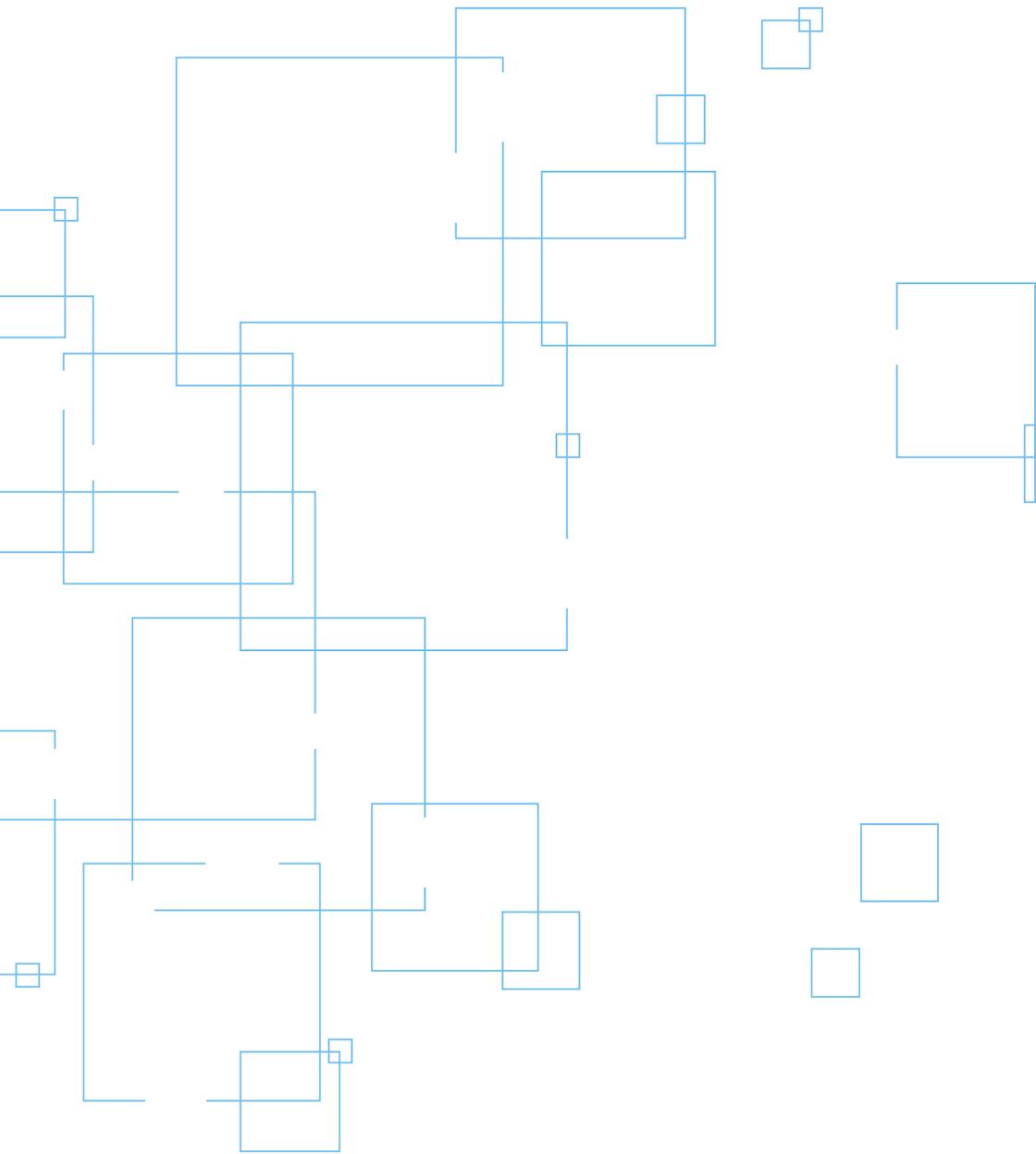


Une nouvelle écrite en cadavre exquis,
avec Joy Sorman sur air.laclass.com



Quand le Passé Ressurgit





Quand le Passé Ressurgit



Cette nouvelle a été écrite selon les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. Chapitre après chapitre, Joy Sorman et les collégiens ont ainsi imaginé cette fiction en ne pouvant lire que les dernières lignes des passages précédents.

Prologue _____ p. 7

écrit par Joy Sorman

Chapitre 1 _____ p. 10

écrit par Joy Sorman

Chapitre 2 _____ p. 15

écrit par les 3^è de Nadia Rabia et Agnès Demesmay,
Collège Colette, Saint-Priest

Chapitre 3 _____ p. 20

écrit par les 4^è de Sophie Cernin et Virginie Pays,
Collège Jean-Claude Ruet, Villié Morgon

Chapitre 4 _____ p. 24

écrit par les 4^è de Caroline Vuillaume et Martine Hausberg,
Collège Jean Jaurès, Villeurbanne

Chapitre 5 _____ p. 28

écrit par Joy Sorman



Prologue

Joy Sorman

Le bus a tourné au coin du boulevard, virage un peu serré, a freiné dans un crissement et s'est immobilisé, expulsant un souffle pneumatique, comme un soulagement. Elles sont montées, mutiques, têtes baissées, ont composé six tickets, rejoint directement, sans hésitation, le fond du bus, et occupent maintenant les six sièges de la dernière rangée — alignement de fauteuils râpés, légèrement surélevés — six places qui offrent une vue panoramique sur l'ensemble des voyageurs. Elles ont relevé la tête. Je me tiens debout près du chauffeur et leur présence m'aimante aussitôt — leurs visages frondeurs qui semblent éclairés d'une lumière noire.

Les plus jeunes ont croisé mécaniquement les jambes, les plus âgées sont assises dos bien droit, cuisses parallèles, pieds joints. Elles se sont installées dans un ordre qui semble aléatoire, ni croissant ni décroissant. Je voudrais pourtant trouver un sens à leur disposition car, j'en suis certain, ces six femmes appartiennent à une même famille.

Leurs dents en or pourraient être un indice de cette parenté : chacune d'elles laisse entrevoir, dans un rire ou un bâillement, une ou plusieurs molaires étincelantes, une incisive d'un jaune précieux, une canine métallique. Je comprends que ces dents sont des bijoux.

La dentition de la femme la plus âgée est intégralement en or, sa bouche est un trésor mais le reste de son apparence est rapiécé et approximatif. Elle a peut-être quatre-vingts ans, je me dis qu'elle pourrait vendre une de ses dents pour s'acheter des vêtements neufs — mais sans doute tient-elle à sa mâchoire plus qu'à tout au monde, et vendre une seule de ces dents ce serait vendre son âme. Quand elle sourit, l'or illumine son visage bruni, fissuré par les rides.

La présence de ces six femmes modifie étrangement l'atmosphère du bus, elles irradient, mais c'est comme si j'étais le seul à les avoir remarquées, les autres voyageurs ne leur manifestent aucun intérêt, ne leur jettent même pas un regard, tandis que plus je les observe, plus montent en moi la fascination et la crainte, deux émotions enroulées en

une, qui me chauffent les tempes et me serrent le ventre.
Qui sont-elles ?

Mon imagination les transforme déjà en reines, exilées ou
répudiées, en guerrières, en sorcières autant qu'en fées, et
même en chasseurs de prime.

1. Six Femmes

Joy Sorman

Ces six femmes appartiennent à une même famille, mais ce ne sont pas leurs dents en or qui l'indiquent. C'est cette petite tache brune sur le haut de leur front, à la racine des cheveux, comme la carte d'une île déserte, six femmes, six taches, six îles aux contours différents mais aux superficies équivalentes, que je découvre alors que je me suis enfin approché d'elles, que j'ai avancé vers le fond du bus, les observant à la dérobée.

Une singularité pigmentaire, une étrangeté génétique et poétique, leur peau en commun, qui les prive d'anonymat, les rattache immédiatement et incontestablement à une lignée, famille marquée par une légère malédiction dermatologique. Comment alors passer inaperçu, renier les siens, mentir sur ses origines ?

Persuadé maintenant qu'elles sont de même ascendance, je voudrais deviner leurs liens familiaux. Qui est la mère, la tante, la sœur ou la cousine ? Qui a enfanté qui ? Qui est l'aînée et qui a l'autorité ?

J'identifie une plus jeune, une plus vieille, mais entre ces deux âges c'est la confusion, l'incertitude, visages même ment pâles, cheveux onyx d'un brillant égal, yeux en amande, bouches on l'a dit ; peut-être les jupes pour les unes, les baskets pour les autres, les cheveux courts ou longs, noués en queue de cheval ou défaits signaleraient une différence de génération. Leur timbre de voix sont proches également, et ces voix portent loin, du fond du bus jusqu'au chauffeur, phrases sonores, passées à la chaleur buccale de l'or, elles discutent entre elles, visages et bustes tournés les uns vers les autres à intervalles réguliers, dans une langue opaque qui ne ressemble à rien de ce que je connais, une langue lestée de consonnes, aux voyelles elliptiques ou escamotées, sifflées cul-sec comme une liqueur. Elles s'interpellent, se tiennent par les épaules, se désignent du doigt, moqueuses et bienveillantes —et je ne peux détacher mes yeux de leur sidérante parade. Parfois l'une d'elles pivote dans ma direction et de sa position légèrement surplombante, au cul du bus, me lance un regard noir : intimidé, honteux de les espionner, je me mets à cligner des yeux —signe de mon malaise.

À chaque fois que le chauffeur ralentit à l'approche d'une station, les six femmes se taisent, suspendent net leur parole, et alors le bus semble plongé dans un silence léthal, le temps de charger les nouveaux voyageurs, qu'elles évaluent et détaillent comme s'ils passaient au détecteur de métaux, ou de mensonges. Puis le mouvement reprend, celui du bus, celui des phrases.

Ma station est passée depuis longtemps, je ne suis pas descendu, je veux rester avec elles, dans leur aura, dans leur champ magnétique, et rien d'urgent ne m'attend ce soir.

Elles descendent au terminus de la ligne, aux franges les plus reculées de la ville, sur un rond-point désertique planté d'un arbre et de trois lampadaires. Au loin la fumée blanche d'une usine de traitement des déchets, un terrain vague sans bordures, une autoroute sur la ligne d'horizon.

Mutiques à nouveau au moment de quitter le bus, comme si elles se méfiaient du chauffeur, elles reprennent leur babillage à l'air libre. Je descends, je les suis, je ne pense plus qu'à une chose, les suivre. Deux autres passagers me

précèdent pour aussitôt disparaître dans la grisaille, indifférents à cette mystérieuse procession de femmes.

Je me tiens à distance, quelques mètres derrière elles, je manipule mon portable pour me donner une contenance, ne pas éveiller les soupçons.

Six vélos emmêlés autour d'un lampadaire attendent les six femmes. Il faut quelques minutes pour détacher les antivols, récupérer tous les vélos, que chacune retrouve le sien, règle la hauteur de la selle et du guidon.

L'une d'elles à cet instant attire mon attention. Elle porte au poignet un bracelet de grelots, enfourche un vélo de course rouge. Elle est vêtue d'un jogging blanc satiné, pantalon et blouson accordés. Elle doit avoir vingt-cinq ans, elle est ronde et jolie, elle a la pâleur et les cheveux noirs de sa famille.

Je me souviens qu'un peu plus tôt dans le bus elle a posé sur ses genoux un sachet de fraises *Tagada* dont elle a mangé l'intégralité du contenu le temps du trajet, à la cadence d'un métronome — une fraise toutes les vingt secondes.

La nuit vient, leurs silhouettes s'estompent, elles se placent à nouveau en file indienne pour prendre la route, chacune enfourche son vélo, un pied sur la pédale, l'autre encore à terre, la plus âgée a pris la tête du cortège, elles rouleront bientôt vers le nord — mon cœur s'emballe, comment les suivre? Je ne veux pas perdre leur trace, pas maintenant, pas déjà.

2. Cavale dans la nuit

3^e du Collège Colette

Je les suis. La plus jeune doit avoir mon âge. Je me cache derrière un lampadaire qui éclaire tout juste assez la ruelle. Elles tournent, je m'empresse de les rejoindre. Soudain, une branche craque sous mes pieds, elles s'arrêtent alors, se retournent, je prends l'air le plus naturel possible. L'atmosphère change, elles me regardent toutes les six de manière effrayante. La plus vieille, celle qui semble être la chef, s'approche et prononce des mots dans une langue que je ne reconnais pas, des mots qui résonnent comme un dialecte ancien. Elles marchent toujours, leur pas est tellement décidé que je sens presque le sol trembler.

J'ai peur, le lampadaire s'éteint, la rue est noire, je ne les vois plus. Un, deux, trois, quatre, cinq... Je me mets à compter pour me rassurer, comme lorsque j'étais plus petit dans mes plus terribles cauchemars. Le lampadaire se rallume, elles ont disparu...

Je regarde tout autour de moi, elles sont parties. Je continue d'avancer un peu dans la ruelle mais toujours rien. Soudain, je crois entendre un grondement, de plus en plus fort. Je me risque à regarder derrière le mur, j'ai tout juste le temps de me plaquer contre celui-ci : six vélos passent juste devant moi à toute vitesse.

Je suis perdu ! Je commence à marcher quand soudain, devant moi, l'une d'entre elles réapparaît. Nous sommes face à face, les mots me manquent, pendant des secondes interminables, nous nous regardons d'un air terrifié. Comment lui dire que je ne veux pas leur faire de mal ? Que je ne veux pas leur faire peur ? Dans un silence assourdissant, le temps semble s'être arrêté et là, quand je ne m'y attends plus, elle laisse apparaître une de ses dents en or à travers son sourire. Elle est seule, s'approche de moi, me fait signe de la suivre.

Docile, je la suis mais elle me pousse dans un buisson et me fait signe de me taire. À travers une branche cassée, je la vois rejoindre les autres. Elles sortent des vélos, de vieux

vélos rouillés qui ont été recouverts de vêtements usés, comme si elles voulaient les cacher !

Je me mets à courir à perdre haleine, je suffoque, l'air me manque. Il faut continuer, ne pas s'arrêter, continuer, ne pas s'arrêter, continuer... Je trébuche, salis mon survêtement blanc, ses bandes dorées luisent dans le noir, il est enduit de l'eau sale des flaques de pluie de la veille. Et, quand je commence à baisser les bras, je les vois passer sur le trottoir d'en face. Enfin ! Elles sont éloignées de moi mais j'arrive à distinguer la tache que chacune arbore sur son front, ce sceau étrange qui semble les unir. Soudain, mon téléphone se met à sonner brutalement ! Je sursaute, les six femmes tournent leur tête dans ma direction, que vais-je faire pour m'en sortir ? Elles se dirigent vers moi, je me laisse, à nouveau, gagner par la panique. Je trouve au fond de ma poche un vieux sachet de bonbons à la fraise *Tagada*, pas très appétissants et, là, seul dans cette rue abandonnée, je ne sais plus quoi faire, alors je les engloutis, un à un et c'est plutôt bon.

Le lampadaire se rallume. La cavale reprend, elles enfourchent leur vélo. Comment pourrais-je les suivre ? Au loin, j'entends un bruit familier, le roulis des chaînes d'un vélo, le petit point noir à peine perceptible il y a un instant devient plus gros. J'entends maintenant plus clairement le bruit des roues sur le bitume. Ce n'est pas dans mes habitudes mais il le faut, il faut que je les rattrape, alors je pousse le malheureux et je lui prends son vélo en lui promettant de le lui rendre. Plus rien ne compte, je dois les rattraper.

Je longe des ruelles en faisant de grandes boucles et cherche dans tous les recoins, aucune trace des femmes. Tout à coup, je les retrouve en cercle autour de la plus vieille. Dans un geste désespéré, je les appelle, elles parcourent du regard l'espace tout autour d'elles. La vieille semble formuler d'étranges paroles, elles s'en vont d'un pas rapide mais, dans leur fuite, elles laissent tomber quelque chose.

J'observe les alentours, à ma droite une usine désaffectée, à ma gauche une rivière. Au loin, se détachent les six ombres, elles entrent dans une usine.

Elles ont fermé le portail permettant d'entrer, je l'escalade avec facilité. Je me méfie, peut-être une embuscade. Sur le sol poussiéreux, abandonné par les fugitives dans leur folle échappée, un livre attire mon attention.

3. Révélations

4^e du Collège Jean-Claude Ruet

Je suis stoppé net dans ma course par ce livre abandonné à mes pieds, par mégarde. Je trébuche sur celui-ci et m'attarde sur cet objet inattendu. Sur la couverture, d'étranges dessins verticaux et un mot : « Al ». Ce court terme me fait sourire, c'est mon surnom depuis tout petit, moi qui me nomme Allan. Je relève la tête mais trop tard pour les rattraper et le leur rendre... Les femmes ont déjà disparu. Je décide d'emporter le livre chez moi pour le feuilleter plus sereinement.

Arrivé dans mon appartement, je m'installe directement dans le bureau et commence à découvrir le contenu du livre. C'est un album photo ! Immédiatement, mon regard est arrêté par la couleur des yeux du bébé photographié, car ils ne sont pas de la même couleur : un œil vert et l'autre marron ! Comme moi ! Il me semblait que c'était plutôt rare. Quelle coïncidence ! Je tourne la page, de plus en plus curieux... Le même enfant plus grand, toujours ce regard particulier,

mais cette fois-ci, mon attention s'attarde sur une tache de naissance sur le cou de la petite fille qui regarde le même nouveau-né emmaillotté dans un linge. Incroyable! J'ai la même exactement au même endroit.

La photographie suivante est celle d'un couple avec cette même petite fille. Ils se ressemblent tous les trois énormément. Le visage rond et enfantin, des yeux en amande, sombres, et les cheveux très noirs. Où est le petit garçon ?

Je continue à tourner les pages, mais celles-ci sont toutes blanches, jusqu'à un cliché montrant deux hommes qui ont l'air très complices. D'un certain âge, ces hommes rieurs ont l'air insouciant. En regardant de plus près cette photographie, le regard de l'un des hommes m'interpelle. Les mêmes yeux vairons que le bébé au début de l'album. Sûrement son père, mais jamais photographiés en même temps. Il semblerait qu'il s'agisse d'amis proches du couple et de la petite fille. Un bébé qui semble avoir disparu sur les autres clichés. Je reviens vers les premières pages et décolle la photo du

bébé pour savoir si une date y est inscrite : 20 octobre 1994. Comment peut-il y avoir autant de coïncidences ! C'est ma date de naissance, le même regard et la même tache de naissance dans le cou.

Après une petite pause pour reprendre mes esprits, j'ouvre de nouveau l'album et ce que je découvre dans la deuxième partie me terrifie. Plusieurs photographies prises récemment, ces derniers jours me semble-t-il, me représentent dans différents lieux que je fréquente au quotidien : à l'arrêt du bus, en bas de mon immeuble, devant mon entreprise... Ma première pensée est que je suis suivi, espionné par ces étranges femmes depuis plusieurs jours. Pourquoi ? Que me veulent ces six femmes ? Y a-t-il un lien entre elles et moi ? Trop de détails frappants pour que ce soit un hasard. Le livre a-t-il été déposé volontairement pour que je découvre ces photos ? Mais pourquoi moi ? Serais-je le bébé des premières photos ? Enfant adopté, mes parents n'ont pourtant jamais révélé mes origines.

Je referme le livre, bouleversé. Les caractères de la page de couverture sont tellement particuliers que je décide de mener une petite enquête.

Installé devant mon ordinateur, à l'aide du moteur de recherche, je commence à comparer les différentes écritures cyrilliques et trouve le *mongol bitchig* ! Ça colle parfaitement avec les caractères. La Mongolie ? Je ne connais pas ce pays lointain et poursuis mes recherches. Les photos des paysages, les portraits, me semblent familiers au fur et à mesure que je les découvre.

Se peut-il que mon pays d'origine soit la Mongolie ? Cela me semble si loin... Sans réfléchir, je réserve un billet d'avion pour le lendemain, direction Oulan-Bator, bien décidé, à faire la lumière sur tous ces mystères...

4. Cachemire, Bouddha, Yuna !

4è du Collège Jean Jaurès

Après onze heures de vol, j'arrive à l'aéroport Gengis Khan. Il fait très froid, -2 degrés. J'observe les gens et je me dis que je pourrais être mongol avec mes pommettes hautes, mes joues rondes et mes yeux plissés. Mes parents m'avaient toujours dit que mon visage asiatique me venait du vieil oncle de mon père, que je n'avais jamais vu. J'avance vers le poste de douane. Je surveille les six femmes, que j'ai d'ailleurs retrouvées dans la salle d'embarquement, à mon plus grand étonnement. Tout à coup, un douanier s'approche de moi. J'en profite pour lui signaler que les six femmes sont des criminelles et qu'il faut les arrêter, il me regarde perplexe et me demande mes papiers. Il me dit : « Monsieur, votre passeport n'est pas en règle, vous devez me suivre. »

Oh mince ! Il fallait que cela m'arrive ! Et comme si cela ne suffisait pas, il m'annonce : « Je suis désolé mais vous allez rester avec moi le temps que j'appelle l'Ambassade de France pour savoir si c'est une erreur. »

Et moi je pense que, pendant ce temps-là, les six femmes se font la malle sans moi!

Trois heures plus tard, il me relâche avec toutes ses excuses. Une fois sorti de l'aéroport je trouve un taxi et je demande en anglais au chauffeur de me déposer en ville. Là-bas, je trouverai sûrement un hôtel. Après être entré dans plusieurs hôtels trop chers pour moi, je demande à un réceptionniste le prix pour une nuit. Cent Tugriks, c'est encore trop cher!

Je ressors, il fait presque nuit et je suis pris de panique. Que vais-je faire? Soudain, une dame sort d'un supermarché, les mains pleines de sacs, accompagnée de ses trois enfants.

Elle porte une robe colorée qui retombe sur ses pieds. Ses cheveux sont noirs et lisses et ses yeux marrons et bridés. Elle me regarde, surprise. Elle me parle en mongol. Je fronce les sourcils. Devant mon air ahuri, elle décide de parler en anglais. Je lui dis que je ne sais pas où aller pour dormir car l'hôtel est trop cher.

Elle rit: « C'est normal que ce soit cher, les Mongols sont les rois de l'entourloupe. Vous êtes un touriste, ça se voit! ». Elle me dit qu'elle veut bien m'héberger pour quelques jours. Je suis soulagé! La femme s'appelle Yuna. Sur la route elle me montre le paysage et en apercevant un temple, elle m'explique que la moitié de la population est bouddhiste et qu'ils sont les premiers producteurs de cachemire au monde.

À notre arrivée, elle range les courses et me propose de goûter au thé mongol. J'accepte avec plaisir. Je lui explique toute l'histoire et une fois mon récit terminé, je sors l'album pour lui demander la signification d'un mot griffonné sous une photo et qui m'avait intrigué. Au moment où elle s'apprête à me répondre, on sonne à la porte. Yuna, mon hôtesse, se lève et va ouvrir. Ce sont les six femmes!

À ma grande surprise elle les laisse entrer, comme si elle les attendait. Les six femmes sont essoufflées et fébriles. Elles discutent en mongol avec Yuna. Je n'ose pas intervenir car

je ne comprends rien. Puis, la plus âgée se tourne vers moi et dit : « C'est bien toi! Nous t'avions reconnu, tu n'as pas changé... ». La plus jeune prend la relève : « Longtemps, nous avons pensé que tu étais mort... ». Et c'est à ce moment-là que je remarque ses yeux vairons...

5. Et se réinventer

Joy Sorman

Me revient alors à l'esprit ce mystérieux album photo, cette image de bébé joufflu aux yeux dépareillés, un œil brun, un œil vert-de-gris, cet enfant qui fixe l'objectif et au-delà me dévisage, m'appelle — cet album photo qui m'a décidé à prendre la route, à résoudre l'énigme. Le bébé au regard vairon me fait face désormais et c'est une jeune fille, je la reconnais, toujours aussi belle et fascinante, la plus jeune de celles qui étaient montées dans le bus, et cela me semble si loin déjà. Je pourrais tendre la main, caresser ce visage ami. Mais en réalité c'est elle qui m'a reconnu la première, ce n'est pas moi qui suis parti à leur recherche, ce sont ces femmes qui m'attendaient, me guidaient de loin, depuis l'autre côté du monde, la Mongolie, comme si dans ce bus je n'avais croisé que leurs images, leurs ombres projetées.

Elle sort un miroir de la poche de sa grande jupe de velours noir, s'y regarde quelques instants en souriant puis me le

tend pour que je m’y voie à mon tour. Et m’y regardant je me reconnais à peine, je m’aperçois métamorphosé en mongol, pommettes hautes, paupières slaves, presque invisibles sous l’arcade sourcilière, yeux pochés et regard fendu, le grain de la peau bruni et lisse, je m’y vois homme des steppes arides, résistant au froid intense et au soleil de plomb, réinventé et déraciné, prêt à reprendre vie ailleurs, dans les pierres du désert de Gobi — c’est une renaissance puisque longtemps elles m’ont imaginé mort.

Yuna s’approche, pose sa main parcheminée sur ma tête, cette main décharnée aux doigts fragiles comme du verre, à la peau friable comme un parchemin, et dit : « fils. »

Fils, frère, cousin, lointain.

Puis les six femmes se placent en cercle autour de moi, se prennent par la taille pour une danse immobile, et ânonnent à leur tour : « Fils, frère, cousin, lointain. Nous t’avons retrouvé. »

Les larmes me montent aux yeux, brûlantes comme de l'acide, épaisses comme une liqueur, et je ne sais pas si c'est l'émotion du dépaysement, la fatigue du voyage, le sentiment d'une proximité soudaine et évidente avec ces femmes ; sommes-nous du même sang ou m'ont-elles choisi et désigné comme l'un des leurs ? M'ont-elles adopté ou m'ont-elles enfanté ? Mais qu'importe les liens du sang, nous sommes réunis.

Ces six femmes que j'avais identifiées dans le bus, là où tout a commencé, comme appartenant à une même famille, ces six femmes qui m'ont immédiatement attiré, ces six femmes magnétiques et secrètes que j'ai suivies comme on suit son destin, croyant avancer à l'aveugle quand je marchais sur une route balisée d'avance, ces six femmes sont mes sœurs, mères, cousines. M'imaginant électrisé par un sentiment d'étrangeté, j'étais en réalité plein d'une intuition familière, encore opaque, méconnue ; me rêvant porté par le hasard comme un caillou dans le torrent, je mettais mes pas dans ceux des femmes tel le chien qui trace une piste.

Dans ce bus qui resurgit dans ma mémoire se tiennent désormais six femmes, et un homme — j'apparais à leurs côtés sur la toile, silhouette ajoutée, peinte des années plus tard. Je me souviens d'elles en reines ou en sorcières, je me souviens de ma sidération et de ma peur, de mon excitation et de mon inquiétude mêlées, et me voilà aujourd'hui à Oulan-Bator, bout de continent enfoui sous la neige, ville peut-être sans retour, mais devenue intime.

Je devrais les interroger, je devrais les assaillir de questions, exiger enfin la vérité, peut-être davantage celle de ce voyage que celle de mon identité, et pourtant je ne dis rien, comme si parler risquait d'anéantir la magie de l'instant, comme si savoir ne pouvait que signer la fin d'un enchantement, et si cet enchantement est un sortilège je ne désire pas le briser, je ne veux plus me réveiller, ni revenir en arrière.

Entre nous le silence s'installe, elles me dévisagent, avec bienveillance et émotion, je ferme les yeux et cela dure, je flotte dans l'atmosphère surchauffée du petit appartement

de Yuna, mille pensées me traversent à nouveau, je ne suis plus celui que je croyais être, mon histoire se dissout, mon passé s'efface, mes parents, mon pays, ma langue, mon nom se reforment ici, dans cette pièce embaumée d'effluves de thé noir, le sentiment du mensonge de mon existence me brise le cœur, un coup sec, une branche morte qui casse, puis c'est un sentiment de plénitude, il s'empare lentement de moi, m'enveloppe tout entier, une étoffe précieuse, douce et légère sur ma peau — je suis un guerrier mongol.

Dix classes de collégiens et Joy Sorman écrivent onze nouvelles en cadavres exquis

Ce projet d'écriture collaborative entre des collégiens et un auteur est mené sous forme de Classe Culturelle Numérique sur l'ENT laclasse.com au cours de l'année scolaire.

Des fictions s'élaborent en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. L'auteur, cette année Joy Sorman, écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Cette année, 260 collégiens (4^e, 3^e et 3^e professionnelle) ont écrit 11 nouvelles avec Joy Sorman. Lisez les nouvelles en ligne sur air.laclasse.com.

Classe Culturelle Numérique sur laclasse.com

Conception : Christophe Monnet, Erasme - Métropole de Lyon et Isabelle Vio, Villa Gillet, avec Maylis de Kerangal et Marie Musset IA-IPR de Lettres - Académie de Lyon

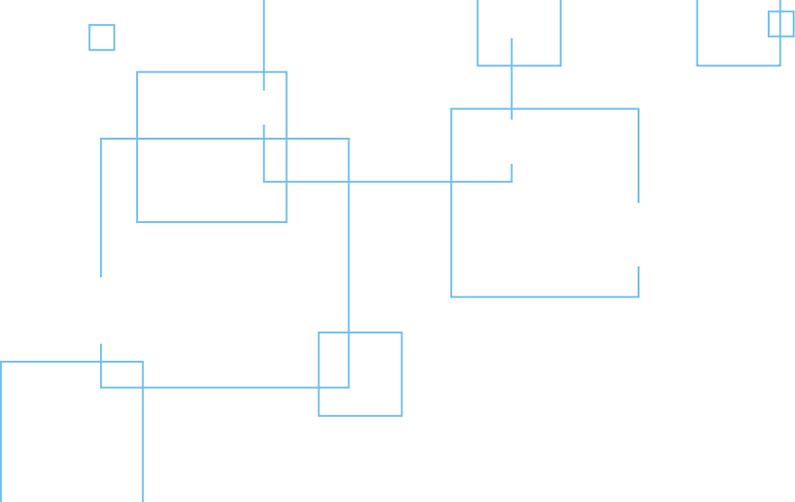
Site web : air.laclasse.com développé par Patrick Vincent, Erasme - Métropole de Lyon

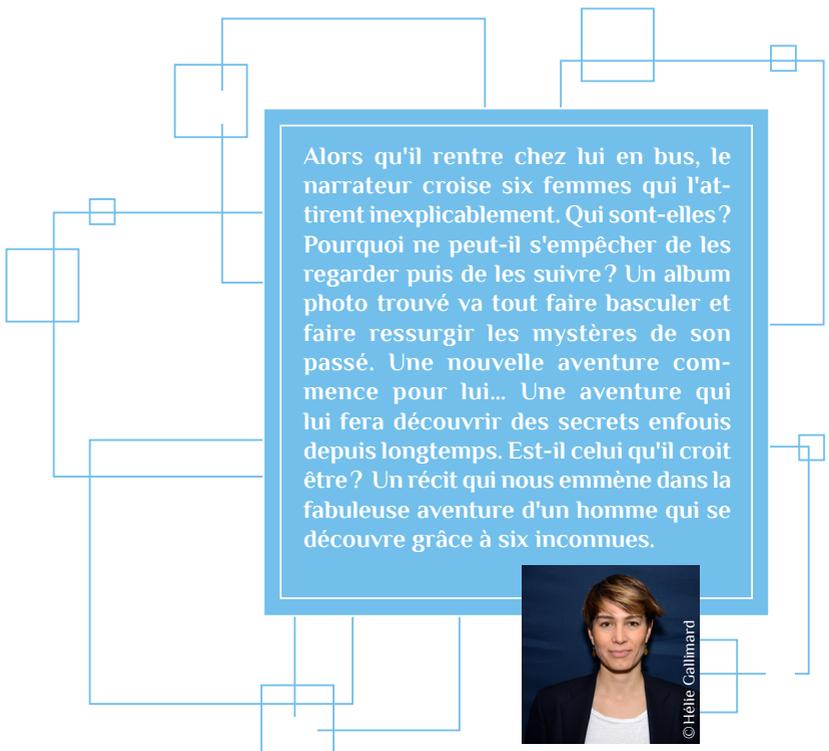
Suivi de projet : Hélène Leroy, Erasme - Métropole de Lyon et Nicolas Bernard, Villa Gillet

Mise en page : Aliénor Fernandez, Erasme - Métropole de Lyon

Relecture : Nicolas Bernard, Villa Gillet







Alors qu'il rentre chez lui en bus, le narrateur croise six femmes qui l'attirent inexplicablement. Qui sont-elles? Pourquoi ne peut-il s'empêcher de les regarder puis de les suivre? Un album photo trouvé va tout faire basculer et faire ressurgir les mystères de son passé. Une nouvelle aventure commence pour lui... Une aventure qui lui fera découvrir des secrets enfouis depuis longtemps. Est-il celui qu'il croit être? Un récit qui nous emmène dans la fabuleuse aventure d'un homme qui se découvre grâce à six inconnues.



Une *Classe Culturelle Numérique* menée sur l'ENT *laclasse.com*, initiée par Erasme, living lab de la Métropole de Lyon, co-conçue avec la Villa Gillet. En collaboration avec le Rectorat de l'Académie de Lyon et la Direction Académique des Services de l'Éducation Nationale du Rhône. Avec [Joy Sorman](#), invitée aux 9es Assises Internationales du Roman.
